

ÉCRITURE ET ENSEIGNEMENT: UN PARCOURS IDENTITAIRE CHEZ ANNIE ERNAUX

ÁNGELES SÁNCHEZ HERNÁNDEZ

Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

INTRODUCTION

L'écrivain Annie Ernaux se définit elle-même comme enseignante (Pécheur, 2000: 6). La liaison qu'elle établit entre les deux professions qui sont les siennes est justement la confrontation aux textes. Le métier de professeur l'obligeait d'une part à apprendre à écrire à ses élèves et, d'autre part, à corriger leurs copies. Ce travail lui a donné l'envie de revenir à l'écriture, exercice littéraire qu'elle avait entamé dans son adolescence, puis laissé de côté pendant quelques années ; années qui coïncident avec l'étape de jeune femme mariée à un *cadre* bourgeois, pendant laquelle elle joue le rôle de professeur douée, bonne mère, femme séduisante et, en plus, adroite ménagère. Elle accorde une place à un dialogue constant entre les deux activités, enseignement et écriture.

Il existe une autre raison, aussi forte et intéressante que la première, qui l'a poussé à écrire: c'est la prise de conscience de la déchirure sociale qui demeure comme le noyau central de son œuvre. Cette prise de conscience est venue, petit à petit, de la confrontation avec ses élèves lors de son premier poste comme professeur agrégé dans un lycée de Haute-Savoie avec des étudiants issus des classes dominées qui éprouvaient de graves difficultés de langage. Ce même langage qui, dans le cas d'écrivain, a marqué la fracture avec le milieu parental pendant l'adolescence. Ernaux n'est pas une féministe active parce qu'elle voit nettement que les différences sociales sont bien plus importantes que les différences sexuelles pour la structuration d'une personne et, à cet égard, elle avoue son attachement au discours de Simone de Beauvoir. Cependant, elle ne renonce pas à se défendre en tant que femme, ce qu'elle essaie de montrer dans son livre *L'Événement*. Dans ce texte, elle décrit des faits qui n'appartiennent qu'à des femmes, mais elle présente la femme, bien sûr, comme un être humain à part entière avec une identité distincte au-delà

du sexuel qui est marquée par un héritage historique, sociologique, métaphysique et psychologique.

Annie Ernaux est un auteur confirmé en France, inscrite dans les programmes scolaires, son oeuvre est une réflexion éthique, politique et littéraire qui veut devenir le porte-parole des dominés, et, de ce point de vue, elle a attiré l'attention des sociologues du champ littéraire; mais, surtout, c'est une femme écrivain dont la forme stylistique des écrits semble simple ou *plate* d'après la définition qu'elle en donne (Ernaux, 1983: 24). Et, cependant, elle poursuit une recherche formelle stricte pour atteindre le vrai, sans appel au lyrisme. Cette écriture plate qui pourrait s'assimiler à un style pauvre ne doit pas être interprétée comme manque de talent. La raison de cette simplicité, il faut la chercher ailleurs, car elle se nie le droit de le faire autrement au nom de la vérité qu'elle poursuit et de la fidélité qu'elle souhaite rétablir (Savéan, 1994: 90). Il paraît évident que ce qu'elle écrit est un *récit de soi* et, en cela, elle rejoint l'un des modes dominants de l'expression littéraire des vingt dernières années (Forest, 2001: 13), mais elle renie l'enseigne de l' *autofiction* sous laquelle elle est parfois placée. Elle découvre un questionnement constant de son écriture dans les entretiens qu'elle accorde, mais cette préoccupation est aussi présente dans ses propres textes qualifiés d' *ethnotextes* (Thumerel, 2002: 83).

On pourrait croire qu'avec ses publications elle tente de répondre à Michel Ragon (1979:17) qui, en examinant la production littéraire des années soixante-dix en France, observe qu'on consacrait une grande partie des livres aux traditions et aux légendes populaires des terroirs français où, parfois, les gens du peuple sont présentés comme de curieux *sauvages* . Il se demande s'il ne serait pas mieux de leur donner la parole à eux-mêmes, non pas de les interroger mais de faire qu'ils s'interrogent. Ernaux (1983: 24; 2003: 124) s'efforce de revivre dans sa mémoire les "signes objectifs d'une existence" qu'elle avait partagée et vécue à la première personne et elle le fait pour essayer de sauver les êtres et les choses qu'elle a connus de près.

L'ensemble de son oeuvre réalise une prospection sur son individualité et sur l'entourage familial et social qu'elle connaît bien. La manière de le faire est polyédrique, la focalisation se fait de différents points de vue, chaque texte apportant une nouvelle information à ce qui a déjà été dit, comme si elle essayait de saisir à travers l'écriture la diversité des actes humains si simples qu'ils soient. Voilà pourquoi il est impossible de centrer cette étude sur une seule oeuvre puisqu'il faudra avoir recours à plusieurs autres textes qui parlent de sujets semblables. Néanmoins, notre analyse portera essentiellement sur *Une femme* (1987) et *La place* (1983) où elle met en récit la vie de la

mère et du père respectivement, et *Une femme gelée* (1981), oeuvre dans laquelle l'expérience d'une jeune femme est livrée au lecteur, expérience remplie des faits marquants de la vie de l'écrivain.

1. IDENTITÉ ET PASSÉ: L'HISTOIRE DE LA MÈRE

Dans son livre *Une femme* (1987) qu'elle ne veut plus désigner comme roman, l'auteur essaie de rescaper de l'oubli l'image d'une femme, sans aucune portée sociale. Elle souhaite découvrir la lutte de cette femme, sa mère, pour faire parvenir leur famille à un milieu plus aisé, économiquement et culturellement. Elle travaille davantage en tant que sociologue qu'en tant que romancière, racontant les faits comme un flash pris sur le vif au moyen d'une narration précise et dépouillée et, cependant, son récit attrape la sensibilité du lecteur.

Elle commence l'histoire familiale féminine en débutant par la grand-mère, qui devait contribuer à l'économie familiale avec son travail de tisserande à domicile. Ainsi elle expose clairement au lecteur en quoi consistait le fait d'être jugée comme une femme honnête dans son milieu d'origine pendant le premier quart du siècle dernier. Elle montre la prise de conscience personnelle de la part de l'écrivain/narrateur d'une circonstance qui ne se reproduira plus (Ernaux, 1987: 26):

Elle tenait bien sa maison, c'est-à-dire qu'avec le minimum d'argent elle arrivait à nourrir et habiller sa famille, alignait à la messe des enfants sans trous ni taches, et ainsi s'approchait d'une dignité permettant de vivre sans se sentir des manants. [...] Connaissant tous les gestes qui accommodent la pauvreté. Ce savoir, transmis de mère en fille pendant des siècles, s'arrête à moi qui n'en suis plus que l'archiviste.

Après la présentation de cette filiation plus ancienne, Ernaux trace tout le parcours vital de la femme-mère, née dans un petit village de Normandie dans une région agricole. Le rôle joué par la mère représente, en quelque sorte, un défi aux normes de la société française de la première moitié du XXe siècle. Il s'agit d'une fugue de la classe prolétaire et d'un dérèglement par rapport à sa condition de femme, mais cette modification définitive va s'accomplir avec la fille. De plus, tout son projet vital passe par le langage, par son désir de transcrire toute une expérience humaine en mots (Ernaux, 1987: 23):

Je voudrais saisir aussi la femme réelle, née dans un quartier rural d'une petite ville de Normandie [...]. Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire [...]. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par le mot [...]. Mais je souhaite rester [...] au-dessous de la littérature.

Cette femme mise en récit, née avec le vingtième siècle, avait souffert une double exclusion: celle d'être femme et celle d'être ouvrière. La femme en tant que telle n'avait pas d'accès à la culture et la narratrice revient sur l'exemple de la grand-mère exclue de l'enseignement malgré le fait d'avoir été la première dans les épreuves générales du canton. Le deuxième motif d'exclusion est celui d'être ouvrière dans un monde d'hommes où le fait de travailler avec eux l'écartait du groupe des femmes convenables pour le mariage. Et cela posait un gros problème puisque le fait de trouver un homme pour se marier était une question de survie: "Pour une femme, le mariage était la vie ou la mort" (Ernaux, 1987: 35). Sans un mari à leur côté, elles n'existent pas. Elle se conforme aux lois communautaires, mais elle réalise un choix actif et choisit quelqu'un qu'elle désire. Le sort des femmes ouvrières était la pauvreté et, souvent, l'alcoolisme dans la solitude du foyer.

L'image féminine qu'elle offrait pendant sa jeunesse ne suivait pas les normes esthétiques de l'époque. Elle portait les cheveux courts, à la garçonne, marque d'une certaine révolte contre le canon fixé. Elle profitait des seules occasions qu'elle avait pour s'instruire, ces opportunités d'apprentissage étant fréquemment liées à la religion et au culte à l'église. Elle voulait se prouver, plus que démontrer aux autres, la capacité intellectuelle qu'elle détenait. Elle réalise un choix actif dans l'élection du mari, ce qui n'était non plus tout à fait habituel dans ces années-là. Le portrait psychologique de la mère est celui d'un personnage fort, sûr et volontaire.

Les modèles féminins familiaux de son enfance ont laissé une trace profonde dans l'esprit de cet écrivain. Elle-même souligne cette influence en admettant que son écriture ne serait pas celle qu'elle est si, enfant, elle n'avait pas découvert une de ses tantes soûle à la sortie de l'école. Son écriture doit beaucoup aussi à la prise de conscience d'Ernaux d'être le dernier maillon de la chaîne de transmission d'une manière particulière de survie dans le besoin, au milieu d'une société patriarcale que complète et clôt l'auteur.

Avec ses deux livres sur l'origine familiale, l'auteur tente de justifier la séparation qui s'est opérée entre eux et d'expliquer pourquoi son père et sa mère lui sont devenus des étrangers. Pour cette raison, elle ne manque pas

d'y inclure quelques détails qui semblent chercher la réprobation des lecteurs et faire en sorte qu'il deviennent des complices indulgents comme, par exemple, quand elle se souvient du moment où sa mère, qui s'est enivrée lors d'une réunion familiale, vomit sur l'enfant. Elle n'embellit pas non plus les souvenirs qui sont rendus au lecteur d'une manière assez rude. D'ailleurs, les monologues intérieurs ramènent la narratrice dans le présent et répondent à un besoin d'analyse intime et d'éclaircissement des événements comme si elle avait besoin de régler des comptes avec le passé, bien que l'auteur ne reconnaisse pas toujours ce besoin d'auto-analyse.

La mère a été la première à avoir poussé l'écrivain à apprendre, à progresser intellectuellement, à s'introduire dans le monde de la littérature. L'école a ensuite fortement marqué la jeune fille adolescente au point d'instaurer la rupture familiale, une rupture soulignée par la rupture communicative entre parents et fille. Puis, la formation universitaire suivie pendant les années de bouleversement social des années soixante en France, de même que les lectures faites à ce moment-là l'ont marqué profondément. Et, finalement, il y a deux faits qui lui font prendre totalement conscience de son rôle: d'abord, son entrée dans le monde de l'enseignement; et d'un autre côté, sa situation de femme mariée qui la transforme en témoin direct des inégalités des tâches dans le couple.

Il faut remarquer l'influence de *L'étranger* d'Albert Camus dans les textes ernaussiens de *Une femme* et *La place*. L'écrivain avoue que la lecture des œuvres des auteurs désignés comme existentialistes, Sartre et Camus, ont engendré la libération et l'éloignement définitif des feuilletons et des romans pour femmes et elle confesse son identification aux personnages de Roquentin ou Mersault (Ernaux, 1981: 94). D'autre part, sa filiation idéologique avec Simone de Beauvoir est confirmée; elle déclare: "La femme gelée ou trente ans après *Le deuxième sexe* une femme toujours piégée" (Tondeur, 1996: 50).

L'intertextualité entre Camus et Ernaux peut s'apprécier sur plusieurs éléments. Dans les premières lignes d'ouverture du livre, il y a un trait qui frappe le lecteur qui commence à lire *Une femme* (Ernaux, 1987: 11):

Ma mère est morte le lundi 7 avril à la maison de retraite de l'hôpital de Pontoise où je l'avais placée il y a deux ans. L'infirmière a dit au téléphone : "Votre mère s'est éteinte ce matin, après son petit déjeuner." Il était environ dix heures.

Le retentissement des mots: “Aujourd’hui, maman est morte ou peut-être hier...” qui ouvrent le récit de *L’Étranger* est évident. Dans les deux cas, il y a évocation de l’asile, dans l’un par télégramme et dans l’autre par téléphone. De même, le procès que suit Mersault, davantage accusé pour son comportement inadéquat quant au respect des normes sociales que pour avoir tué un Arabe, et l’attitude révélée par la narratrice/candidate à l’examen pratique du Capes dans la première page de *La place* ont des ressemblances assez nettes. Tous les deux suivent un procès, l’une par “ce tribunal des profs de lettres très confirmés” qui corrigent les copies “avec hauteur” comme le raconte Ernaux non sans une certaine ironie, et l’autre par le tribunal de justice. Le héros de Camus est accusé d’être un mauvais fils, chose qu’il ne ressent pas du tout. Ernaux considère ce passage au monde des petits *dominants* (terminologie qu’elle apprécie et qu’elle reprend de Bourdieu) que représentait la réussite à cet examen comme le moment définitif de la trahison familiale. Contrairement à Mersault qui se sent étranger à la culpabilité dont il est inculpé, elle se perçoit intimement comme mauvaise fille, même si cette évolution culturelle et sociale avait été cherchée par les parents consciencieusement. Mais la rupture communicative avec le monde d’origine est absolue, ce qui l’amène à avouer: “J’écris peut-être parce qu’on n’avait plus rien à se dire” (Ernaux, 1983: 84); c’est-à-dire que l’écriture vient réparer la trahison dans une certaine mesure.

La répercussion de cet événement académique de grande importance pour sa vie professionnelle, et encore personnelle, est mise en relief dès l’ouverture du livre consacré au père, *La place*. Ce n’est qu’après ces deux pages dédiées au récit des épreuves du Capes qu’elle poursuivra son histoire: “on père est mort deux jours après, jour pour jour” (Ernaux, 1983: 13). La signification particulière qu’elle accorde à la profession d’enseignant et à la portée sociale qu’elle en a, si petite soit-elle, est renforcée par la clôture du même livre où l’écrivain expose, dans la dernière page, la rencontre avec une ancienne élève, caissière dans une grande surface, qui avait subi l’échec dans ses études. Cette procédure de commencer et de finir la narration de la vie paternelle en y insérant la sienne –donc écriture autobiographique d’une certaine manière– tient de son intention de composer un texte où “le *je* est plutôt l’interface entre l’intime et le collectif” (entretien avec G. Moreau, 2001: 4)¹. Le récit de l’enfance de cet homme en tant qu’enfant révélé dans *La place* est une mise en abyme dans un passé disparu, où la narratrice plonge par le souvenir des examens du Capes et d’où elle ressort à la surface de la réalité quotidienne par sa profession d’enseignante. Le court entretien avec une jeune élève à la caisse du supermarché est l’exemple qui montre au lecteur que son

métier de professeur lui procure une façon de ne pas perdre pied avec le monde présent et lui permet d'envisager un avenir sur lequel elle a une vraie prise.

On relève en outre une autre procédure stylistique qui relie *L'étranger* et les textes d'Ernaux, plus particulièrement ceux dédiés aux parents. On fait ici référence au choix du même temps verbal pour la narration, le passé composé, recherche de simplicité et de quotidienneté pour rendre au lecteur ce monde sans gloire. Pour éviter tout doute et savoir si l'utilisation de ce temps verbal essaie de recréer une perception particulière des faits évoqués, l'écrivain précise qu'il s'agit tout d'abord d'un souci de lisibilité de ses textes et de réalité (Ernaux, 2003: 129):

Non, j'emploie le passé composé par impossibilité absolue de rendre compte des choses au passé simple. Je le sens comme une mise en distance –le comble de la distance étant tout de même pour moi l'imparfait de subjonctif, et c'est pourquoi je ne respecte jamais les concordances, volontairement– et je suis d'accord avec Barthes quand il dit que le passé simple signifie, proclame avant tout: "je suis la littérature". Le passé simple me rappelle mes rédactions d'élève, l'artifice par lequel je donnais de la noblesse aux actions ordinaires [...] Et il y a ceci pour le passé composé: il fait sentir que les choses ne sont pas terminées, qu'elles durent encore dans le présent.

C'est sûr que la lecture des existentialistes a eu une importance à un moment précis de sa formation. Pourtant, ce n'est pas la seule influence littéraire avérée puisqu'elle confirme sa dette envers les nouveaux romanciers et les surréalistes. Des surréalistes, qui font en outre l'objet de son mémoire pour obtenir le diplôme d'études supérieures, elle garde le refus du roman, "la liberté formelle et la volonté d'agir sur la représentation du monde par le langage". Elle manifeste, d'ailleurs, son engagement idéologique dans la ligne de la pensée de Pierre Bourdieu qui est, pour elle, "le plus grand intellectuel des cinquante dernières années" (Ernaux, 2003: 72 y 74), et auquel elle a voulu rendre hommage avec un article publié dans le journal *Le Monde* en janvier 2003, peu après la mort du sociologue.

2. IDENTITÉ ET PRÉSENT: L'HISTOIRE DE LA FILLE/AUTEUR

La femme gelée, troisième livre de l'auteur, est une oeuvre de transition entre les deux premières publications considérées comme romans, *Les armoires vides*

(1974) et *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), et les récits autosociobiographiques (Thumerel, 2003: 29; Ernaux, 2003: 21). Ernaux conteste les rôles attribués à la femme dans l'espace privé et l'espace public. Ce texte vise à ajuster une vision particulière de l'identité de la femme au travers de l'analyse des actions quotidiennes, elle y réalise un inventaire désenchanté de la condition féminine.

On y emploie le *je* sans nom ni prénom, inlassablement, renvoyant ainsi implicitement à l'auteur. Et pour cela, elle fait marche arrière et atteste de la grande influence maternelle qui l'a poussée à la littérature (Ernaux, 1981: 27): "Et je me souviens de ces lectures qu'elle a favorisées comme d'une ouverture sur le monde". Le projet de perfectionnement social et culturel est un projet voulu par les parents, malgré le trouble perçu par l'auteur parce qu'elle se juge traître. Le regard sur son passé la renvoie à un monde humble où les tâches ménagères et les activités du commerce que le père et la mère régissaient étaient tout à fait partagées par les deux sexes, sans rôles préétablis (Ernaux, 1981: 30): "Longtemps je ne connais pas d'autre ordre du monde que celui où mon père fait la cuisine, me chante *Une poule sur un mur*, où ma mère m'emmène au restaurant et tient la comptabilité". Pendant son enfance, elle était très fière d'appartenir au genre féminin car elle voyait autour d'elle que les femmes étaient des êtres responsables, chargées non seulement de toute l'économie familiale, de l'éducation des enfants, mais aussi de surveiller leurs hommes pour les empêcher de boire la paye ou d'abandonner leur travail sans justification. Dans la maison familiale, la jeune fille qu'était Ernaux à ce temps-là écoute de près ces hommes au café et elle observe le comportement de leurs femmes à l'épicerie. Elle en établit les différences.

Femme adulte, elle regrette cette enfance où mère et fille partageaient un monde de lecture complice (Ernaux, 1981: 25): "Je lui prête ma Bibliothèque verte, *Jane Eyre* et *Le Petit Chose*, elle me file *La Veillée des chaumières* et je lui vole dans l'armoire ceux qu'elle m'interdit, *Une vie* ou *Les dieux ont soif?*", qui lui laisse un désir de grandir pour ne pas avoir d'interdiction et pouvoir ainsi lire tous les livres à l'envie. Un univers de jeux plein d'imagination jamais censurés ni punis, où elle gardait sa personnalité mais s'inventant un rapport avec ses héroïnes pour se glisser avec elles dans leurs châteaux ou dans des pays lointains. Et, aussi, introduction maternelle dans le monde extérieur dont l'intérêt demeurera pour toujours. La mère ne lui épargnait aucune réalité sociale difficile; la connaissance de ces réalités signifiait une ouverture vers la difficulté de vivre de certaines gens (Ernaux, 1981: 27-28):

Lire, jouer, rêver, mais aussi, chaque dimanche, parfois le jeudi, partir à la découverte des rues et des paysages autour de la ville. Sans oublier les gens,

comme si on ne voyait pas défiler assez de têtes chez nous, il lui en faut encore à ma mère, toutes sortes de malchanceux, de loupés, des vieux, des malades qui ne guériront jamais, des qui s'étaient fait prendre le pied dans une machine, avaient dérapé en vélo un jour de boisson. Que l'enfance doive être protégée, encoconnée, gaffe aux microbes en suspension, et puis ménager leur petite âme sensible, elle l'ignorait.

Ce goût pour l'extérieur qui sera repris dans les publications des années quatre-vingt-dix avec le même souci de rendre une réalité tout à fait actuelle. Réalité au vif comme celle d'un documentaire qui ne ménage pas la rudesse de certaines destinées.

Et aussi, évocation de la découverte de la sensualité et de la sexualité dans son enfance et son adolescence, promesse de joies insensées, époque à laquelle son rôle de fille/femme ne lui avait jamais procuré de sentiment d'infériorité. Dans son milieu de provenance, il manquait les mots pour exprimer le corps, les sentiments et les sensations liées à la sexualité et à l'amour. Mais elle constate que les jeunes filles de la bourgeoisie ont eu des mots charmants et de jolis dessins pour leur expliquer ce qui se passait dans leurs corps. Cependant, les unes et les autres n'avaient pas eu de réponses précises aux questions qu'elles se posaient sur le sexe (Ernaux, 1981: 43): "Pas les envier, à elles non plus on ne donnait pas le mode d'emploi personnel, le seul qui compte". De là, ce besoin des mots, simples et précis, des mots capables d'attribuer une idée la plus proche possible d'une expérience réelle. Le langage d'Ernaux ressemble à un scalpel pour dissectionner des actes et des choses qui tiennent de la nature humaine. Son dernier livre, où elle essaie d'expliquer son rapport à la littérature, porte le titre de *L'écriture comme un couteau*.

La narratrice et protagoniste de cette histoire, femme mariée et mère, raconte ses efforts d'adaptation à une vie dans un nouveau milieu bourgeois auquel elle n'arrive pas à s'accommoder malgré ses efforts, parce qu'elle perçoit en elle la persistance de son identité première, celle de son milieu ouvrier/petit commerçant. Le décalage d'idées et de gestes habituels entre les deux espaces symboliques crée le conflit intime. Cette superposition d'identités affecte négativement son expérience. D'ailleurs, le conflit identitaire vient s'aggraver encore par ces inégalités qui sont acceptées instinctivement par l'épouse; c'est la découverte du piège dans lequel elle est tombée (Ernaux, 1981: 169): "Les valeurs masculines, la différence sacrée, j'ai fini par connaître un rayon".

La dichotomie du monde ouvrier d'origine et du monde petit bourgeois d'adoption dans lequel elle est entrée par son mariage et par sa profession est

renforcée par l'expérience première du partage égalitaire des travaux à la maison. Dans le milieu familial où elle avait grandi, il n'y avait pas de différences entre homme et femme (Ernaux, 1981: 16):

Le mien de père ne s'en va pas le matin, ni l'après-midi, jamais. Il sert au café et à l'alimentation, il fait la vaisselle, la cuisine, les épluchages. [...] Pas tout à fait les mêmes travaux, oui il y a toujours un code, mais celui-là ne devait à la tradition que la lessive et le repassage pour ma mère, le jardinage pour mon père. Quant au reste, il semble s'être établi suivant les goûts et les capacités de chacun.

Le monde bourgeois originaire de l'époux où les femmes sont entièrement dévouées à leur mari et à leur famille marque un écart définitif. La narratrice n'a pas été formée à cuisiner, à faire des courses, à réaliser les tâches assignées traditionnellement à la femme par la société. Et, cependant, elle accepte la nouvelle situation au début en s'efforçant d'assumer le nouveau système de valeurs sociales qu'elle avait déjà entrevu à l'école, chez les mères de ses copines du lycée ou dans les magazines féminins de son adolescence. Durant sa jeunesse, cette divergence de comportements féminins observée entre la conduite maternelle et les attitudes des mères de ses amies lui produisait un effet de honte par rapport à sa famille, puisqu'elle voyait que ce n'était pas des gens *normaux* (Ernaux, 1981: 16). Mais, à l'âge adulte, elle se sent dupée par la société, et toutes ses aspirations de femme sont déçues (Ernaux, 1981: 180-181):

Ça devait être la vie. J'avais vingt-huit ans.

On se fait peur, on s'affole, inouïes les capacités d'endurance d'une femme, ils appellent ça le cœur. [...] Elles ont finies sans que je m'en aperçoive, les années d'apprentissage. Après c'est l'habitude. Une somme de petits bruits à l'intérieur, moulin à café, casseroles, prof discrète, femme de cadre vêtue Cacharel ou Rodier au-dehors. Une femme gelée.

Elle semble ne pas avoir eu de renoncement professionnel puisqu'elle est professeur attirée et, néanmoins, elle décrit comment elle a dû abandonner pendant quelque temps son travail au lycée pour se charger des cours inférieurs au collège, ce qu'elle aimait beaucoup moins. Continuer à travailler avec les classes de lycée exigeait un temps de correction de copies et de préparation de cours qu'elle n'avait pas; et l'entourage familial lui faisait voir que

la carrière professionnelle n'est pas désirable pour une femme "Faire carrière, laisser ça aux hommes, le mien est bien parti pour, c'est suffisant." (Ernaux, 1981: 181). Ce temps voué à la maison, au mari et aux enfants, où elle accepte volontiers son rôle, conduit la narratrice à une perte complète d'identité due à la différence sexuelle qui rattrape une autre découverte préliminaire: celle de la condition sociale de sa famille.

Cette femme gelée est arrivée à l'acceptation consciente de la soumission dès sa jeunesse par peur de solitude (Ernaux, 1981: 90): "J'ai besoin des garçons, mais pour leur plaire il faudrait être vraiment douce et gentille, admettre qu'ils ont raison, se servir des 'armes féminines'. [...] Ça ou la solitude". Elle joue le jeu pour ne pas se sentir isolée, malgré certaines résistances au temps de sa jeunesse où elle avait deux modèles féminins bien contraires, celui de sa mère qui n'était pas une femme d'intérieur et qui préférait toujours lire à nettoyer ou cuisiner; et celui de ses amies du lycée qui se moquent d'elle parce qu'elle ignore ces travaux ménagers. Cette vie d'intérieur représente pour elle une vie au ralenti, vide et oppressante, juste le contraire du milieu scolaire où elle se plaît bien. Mais elle se force à apprendre ces choses-là pour être une femme *complète* (p. 77) et, avec cette pression sociale, elle doute de cet avenir projeté pour et par elle jusqu'au point de renoncer, à un certain moment de sa jeunesse, à devenir professeur pour répondre au désir maternel et devenir institutrice tellement le milieu scolaire lui pèse (p. 8).

Elle traîne ce sentiment de jeunesse – celui d'être une femme à part entière – pendant des années. À l'âge adulte, une fois mariée, elle a l'impression de marcher complètement à côté de sa vie. L'auteur explique la différence existante entre les deux sexes, non sans ironie, en essayant de montrer pourquoi elle en est arrivée à un point de déchéance; il n'y a pas de problème dans le partage des idées, le mot 'égalité' est toujours dans le discours masculin du mari, il est en principe pour la liberté de sa femme. La difficulté se trouve au niveau de la quotidienneté et de la pratique de tous les jours. Elle intensifie le sentiment d'inégalité due à la différence sexuelle, par la remémoration de la déchirure des écarts sociaux. Elle se sent vexée par ses mots de son mari (Ernaux, 1981: 130):

Pourquoi de nous deux suis-je la seule à devoir tâtonner, combien de temps un poulet, est-ce qu'on enlève les pépins des concombres, la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher les carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revois mon père dans la cuisine. Il se marre, "non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père pas le mien!" Je suis

humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'homme peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir.

Il paraît certain que cette plénitude des femmes mariées présentée par la société comme l'archétype d'une femme *complète* qui n'a même pas le temps de réfléchir est assez éloignée d'un type de vie satisfaisant pour n'importe quel être humain. Ernaux décrit cette femme qui est obligée de passer de la version anglaise à la préparation de la purée pour revenir quelques minutes après à composer un mémoire sur le surréalisme. Rien à voir avec le modèle féminin qu'elle s'était fait jadis. Elle dévoile déjà sa révolte intérieure puisqu'elle n'accepte aucune forme de supériorité, en référence au principe de la différence des sexes comme vient de le préciser la citation précédente.

À cela vient s'ajouter un autre cliché, celui d'être mère pour être femme à part entière (Ernaux, 1981: 137): "Croire aussi obscurément que c'est obligé de vivre tout de la féminité pour être 'complète' donc heureuse". Et elle constate les mêmes duplicités car le problème ne vient pas de la maternité mais de ce que Tondeur (1996: 69) appelle le *maternage*, activité décrite plus rudement par l'auteur comme "nourriture et merde sans relâche" (p. 143).

Tout ce monde-là va la faire bousculer intimement, lui faire prendre une décision définitive dans sa vie qui contribuera à un changement personnel et de conception littéraire.

3. CONCLUSIONS

La femme gelée dont le titre originel, refusé par l'éditorial Gallimard, était *Les années d'apprentissage* marque un détour dans l'écriture ernaussienne, les deux romans initiaux *Les armoires vides* et *Ce qu'ils disent ou rien* racontant des histoires proches de celle de la jeunesse de l'auteur même si elle ne se confond en aucun cas avec Denise Lesur ou avec Anne, des êtres bien distincts. À partir de ce moment, elle devient lucide et consciente de sa situation personnelle, condition primordiale d'acceptation de son histoire. Son personnage n'a plus de prénom, la narratrice se rend compte que les années d'apprentissages sont finies et elle décide d'agir en accord profond avec ses convictions. Elle va avoir recours à l'autobiographie plus explicitement dans les publications des années quatre-vingt, pour, dans la dernière décennie du XX siècle, diriger son regard vers l'extérieur, sur les nouvelles villes satellites

et sur les nouveaux espaces d'interaction humaine, comme les transports publics ou les grandes surfaces commerciales, avec la publication de *Journal du dehors* et *La vie extérieure*. Elle arrête plus particulièrement son attention sur les personnes qui transgressent les normes bourgeoises, sur les gens qui lui rappellent l'entourage simple de son enfance. Elle guette des individus anonymes. Ce qui l'intéresse, c'est l'aspect ethnographique de l'existence humaine en général, savoir comment l'influence du milieu originaire conforme la personnalité des êtres et de quelle façon elle entraîne une vision définitive des questions et des problèmes humains.

Écriture et enseignement sont complémentaire si bien que la tâche d'écrire procure bien plus de reconnaissance et de succès que celle d'apprendre et de faire apprendre aux étudiants. L'écriture est un acte intime qui devient public avec la publication et la lecture ultérieure, mais l'enseignement reste toujours dans un terrain vague et méconnu par la grande partie de la société. Le fait d'écrire se produit en solitude mais son retentissement est public et l'activité d'apprentissage se réalise en public; en revanche, les résultats ultimes sont secrets et intimes. La marginalité culturelle, économique et socio-politique a modelé la personnalité de cette femme auteur et dans cette mesure la profession d'enseignant, qui lui procure autonomie financière pour écrire librement, lui offre aussi le moyen d'approcher de ces milieux sociaux et d'y intervenir. L'école a signifié pour elle le moteur de réussite sociale et d'épanouissement de son esprit. Elle peut continuer à essayer de servir de moteur pour d'autres individus dans son métier de professeur. Au moment où elle est devenue prof et est entrée vivre parmi la petite bourgeoisie culturelle, elle a éprouvé un sentiment de culpabilité. Les élèves filles lui servaient de miroir sur lequel elle se voyait reflétée (Ernaux, 2003: 63):

Au lycée de Bonneville, je voyais avec clarté les différences entre les élèves, de langage, d'aisance, et de réussite évidemment, liées à leur origine sociale. Dans certaines filles, c'était moi que je retrouvais, les bonnes notes et la gaucherie, une espèce de rétraction vis-à-vis des profs, parce qu'on n'appartient pas au même monde. Écrire a pris, dès 1967, la perspective d'un dévoilement de tout cela à travers mon histoire.

Ce n'est pas dans la lecture des livres que s'élaborent les habitus et les visions du monde mais dans le poids de la vie quotidienne qui exerce une grande pression dès l'enfance, non seulement le milieu familial mais aussi le milieu scolaire. L'école peut jouer un rôle d'intégration d'un monde plus

riche intellectuellement et, de même, représenter la façon de désintégration de l'habitus d'origine. Annie Ernaux (2003: 24) manifeste ouvertement "J'ai plus besoin de transformer que de jouir". Elle raconte dans son dernier livre (2003: 63) que sa profession d'écrivain est avant tout un acte politique et un *don de soi*, ce qui possède des connotations religieuses profondes qui sont intégrées dans sa personnalité et se font l'écho d'une enfance très catholique, malgré l'abandon actuel de la foi. Cette conscience humaine croit contribuer au soulagement d'une souffrance collective en donnant aux lecteurs et aux élèves des armes critiques et protectrices.

BIBLIOGRAPHIE

- ERNAUX, A., *La place*, Paris, Gallimard, 1983.
- ERNAUX, A., *Une femme*. Paris, Gallimard, 1987.
- ERNAUX, A., *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.
- ERNAUX, A., *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003.
- FOREST, P., *Le roman, le je*, Nantes, Pleins Feux, 2001.
- PÉCHEUR, J., "Annie Ernaux une place à part", en *Le français dans le monde*, n° 310, 2000, pp. 6-7.
- RAGON, M., "La mémoire de petites gens", en *Le magazine littéraire*, n° 150, 1979, pp. 17-18.
- SAVÉAN, M.-F., *Une femme et La place d'Annie Ernaux*, Paris, Gallimard, 1994.
- THUMEREL, F., *Le champ littéraire français au XX siècle*, Paris, Armand Colin, 2002.
- THUMEREL, F., "L'autobiographie selon Annie Ernaux", en *L'école des lettres. Second cycle*, n° 9. Paris, L'École/l'école des loisirs, 2003.
- TONDEUR, C.-L., *Annie Ernaux: ou l'exile intérieur*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1996.

NOTAS

- 1 Cité dans la revue *L'école des lettres* n° 9 "L'autobiographie selon Ernaux", 2003, page 29.